

## DE QUI SONT CES PAROLES?

### 1. Confession d'un adolescent du siècle.

### 2. Des mon retour de Prague.

### 1. Confession d'un adolescent du siècle

Pour le lecteur curieux de savoir sous quelles circonstances, où, quand, et à quelle durée, ma vie politique a exprimé seulement une tendance personnelle; et où et quand j'ai accepté une affiliation directe avec le PC de mon pays, ces notes sont écrites.

De ces derniers il y a deux périodes où mon penchant s'est exprimé par une telle association: une courte période à Oxford qui, comme il sera clair, était plutôt risible; et, dès mon retour à Londres, une seconde qui très vite menait à ma déception. La deuxième était motivée par le désir de continuer de m'engager avec ceux de mes années à l'UIE que j'admirais.

Ma lecture des biographies de deux de mes critiques contemporains, de Stanley Jenkins et Ralph Blumenau de la NUS, m'a obligée à reconnaître que, né cinq années plus tôt ou plus tard, ma formation (comme la leur) serait au moins modestement différente; manquant, comme était mon cas, les leçons de la Dépression, de la lente dégénération des relations entre les pays de l'Europe, due à la faiblesse de contrôle qu'idéalement la Ligue des Nations était créé pour assurer à la fin d'une première guerre mondiale, 'the war to end all wars.'

Si ces différences sont à voir parmi les individus, les histoires des mouvements des étudiants répètent assez souvent une expérience semblable: des années de réforme suivies par d'autres de retraite; chaque génération considérant ses prédécesseurs moins intelligents ou moins scrupuleux qu'eux! Les déplacés retiennent une opinion semblable.

En moins de cinq années, ceux de ma génération qui voulaient établir et soutenir l'UIE, sympathiques ou au moins tolérants de l'inclusion de leurs pairs d'un autre système, sont en train de quitter la scène et sont remplacés par ceux d'une génération qui n'était pas exposée à ces mêmes influences; de tendance plus conservatrice; préoccupée peut-être d'avantage de leur carrière, leur place dans la société de demain; et semblant vouloir se séparer de ce que leurs prédécesseurs avaient laissé comme legs. Une telle évolution est également à voir en d'autres pays de l'Europe; sans doute aussi chez vous.

Nous étions héritiers de traditions qui insistaient sur la sauvegarde des

libertés individuelles, de conscience, de créance, de libre assemblée, de l'expression de ses sentiments ou opinions, de l'accès illimité aux sources de l'information - des droits civils reconnus comme droits humains.

Grandissant dans une telle tradition, renforcée par le libéralisme de mon père et l'humanisme de ma mère, avec mes deux frères, j'étais très jeune conscient de ces droits; et l'évolution de ma philosophie de vie, basée là-dessus, resterait, comme aujourd'hui, fermement individualiste: dédié à la conviction que, dans une société saine et juste, chaque individu devait être capable de réaliser son potentiel.

Ce fond de famille, la vie quotidienne d'un village industriel du 'Pays Noir' de Staffordshire, entouré de familles où le travail des deux sexes était long, dur et nécessaire; les années de l'enfance passées parmi leurs enfants dans les cours et ruelles des résidences des pauvres, l'ensemble de ces scènes, vues de la sécurité de notre foyer, était confirmé par l'évolution sociale des Années Trentes, années de dépression, de chômage, et, de l'autre côté de nos fenêtres, de la manque de biens, de la pauvreté, de la faim.

Avec un changement de demeure, nécessité par la santé de mon frère cadet, inscrit à une école de fondation ancienne, l'étude de l'histoire présenté par nos instituteurs doués m'a obligé à reconnaître qu'il serait impossible de se jouir pleinement des droits civils sans accès à un statut individuel, assurant à chacun une place dans l'économie qui le rendrait possible.

Sans une telle base, pour l'individu, pour la masse, le monde idéal des Droits de l'Homme n'était pas à atteindre. Voici la base d'une philosophie collective (ou collectiviste?) qui n'allait pas usurper ma philosophie individualiste mais méritait de l'attention afin que la totalité de la population pourrait également poursuivre ce chemin préféré, de la pleine réalisation de leurs vœux, comme de leurs talents.

De mes études de l'histoire, j'avais découvert une identification avec les luttes de notre siècle et des siècles précédents des mouvements naissants de la classe ouvrière (90) et avec le syndicalisme des mes oncles. Leur 'socialisme' était exprimé par la demande, aucunement révolutionnaire, d'un 'fair day's wage for a fair day's work'; c'est à dire qu'eux et leur

---

<sup>90</sup> Au dessous de cette classe nous connaissions une autre qui existait sans définition, les habitants des pauvres quartiers de notre voisinage, que nous avons souvent vus expulsés de leurs pauvres logis, portant des lambeaux et quelques marmites et en ligne aux soupes populaires. Ils existaient en dehors de la société. Et pour leurs enfants que nous voyions, suivant leurs parents, maigres et sans protection contre le froid et la pluie, quoi pour eux étaient les droits civils? Si ceux-ci formaient le *lumpenproletariat* de Karl Marx, tant pis pour ses sympathies humaines.

syndicat offraient à leur employeur leurs compétences et un effort total en échange d'un appui suffisant pour leurs familles. D'eux et de ma lecture, j'avais appris que ma place serait du côté des nobles Chartistes et des pionniers du Parti de Travail. Au cinéma des Années Trente, les riches, insouciantes d'un monde pas loin de leurs portes, étaient présentés comme les choyés, les corrompus, disposants d'un excès de biens, de bienfaits matériels, accompagnés par un excès de pouvoir et d'autorité, encore plus grand que ne devait être leur part. Les droits humains n'étaient évidemment que des privilèges.

Ayant lu mon premier roman avant ma quatrième anniversaire, depuis cinq ans, j'étais, sans en être conscient, internationaliste. Notre mère nous avait inscrit à la Children's League of Nations; dont nous reçûmes les bulletins réguliers au sujet de la vie des enfants. A l'occasion de mon anniversaire, chaque année, la carte de mes parents représentait l'enfant d'un pays différent, en costume national (ou sans costume), qui étaient mes frères et sœurs. Nous échangeons des lettres avec nos cousins au Canada français, à l'Afrique du Sud, à la Nouvelle Zélande et à l'Australie. L'intention de nos parents que tous leurs enfants iraient à l'université en dépit de leur manque de fonds, m'a immédiatement séparé de la large majorité de ma classe, y inclus mes amis qui n'avaient pas moins de talent que moi. Pour une majorité d'entre eux, un long apprentissage mal-payé serait le seul alternatif à la chôme.

Quant aux autres aspects de ma formation: tout jeune, la lecture de ma classe au lycée avait incluse les textes signifiants de la littérature de la libération intellectuelle, dont: '*Sur la subjugation des Femmes*' et '*Sur La Liberté*' de John Stuart Mill ; et '*Les Droits des Femmes*' de Mary Woolstonecraft. Nous étions connaissant des écritures d'un Socialisme progressif, c'est à dire graduel (dit Fabian d'après Fabius Cunctator) de George Bernard Shaw; et de l'influence révolutionnaire de Thomas Paine en France, en Amérique et dans mon pays.

Découvrant en moi aucun talent qui me destinait à une vie académique ou un emploi particulier, pendant ces années du lycée, mes parents ont pensé que mon adresse en termes personnelles pourraient m'accommoder à une vie aux services consulaires et donc ont avancé mon acquisition des langues, par moyen de vacances avec des familles à Paris, aux Cévennes et à Cologne. Il a été une maladie presque fatale et très pénible de mon frère cadet qui m'a mené à demander à mon tuteur de m'aider avec mon application à l'école de médecine et de me donner son soutien pour acquérir la base nécessaire des sciences naturelles et physiques. Ceci il avait fait de telle adresse que je les ai acquis à toute vitesse.

Après tant d'années de silence entre ces Anciens que j'avais connu et

moi, depuis notre rencontre au Sénat en 2000, j'avais appris qu'en écrivant de la fondation de l'UIE dans les colonnes des Cahiers du Germe, Pierre Rostini et Paul Bouchet m'avaient identifié comme communiste. Tout le monde pouvait savoir mes opinions, que je n'ai jamais cachées. Ainsi ce que Pierre et Paul avaient écrit ne m'a pas déplu.

Mais si, parmi ceux qui lisent ce testament, il y en a qui supposent mon rôle à l'UIE d'être celui d'un individu acceptant la direction et la discipline attendue des adhérents de ce Parti, même d'un parti aussi faible que celui de GB, ma réponse serait: Non! C'est plus compliqué ! De ma tendance, personne n'avait qu'à discuter avec moi pour reconnaître mon penchant.

Kotek se sert de l'expression 'sous-marin' pour décrire ceux du Parti instruits par ses chefs de nier leur affiliation. Il ne l'applique pas, chaque fois qu'il en parle, à Gale, dont, selon elle, il était vrai. Il l'applique fréquemment à moi. J'avais assurément mes opinions que je déclarais, que ce soit en conversation avec ami ou opposant. Mais quand je parlais pour l'UIE, je n'ai jamais avancé une position autre que celle de ses corps représentatifs, même à ces occasions où mon opinion différait.

A l'emploi de ces termes ('socialiste,' 'communiste' ou, aujourd'hui aux EUs, même le mot 'libéral') je ne fais pas d'objection; en effet, je ne vois pas de telles appellations comme injures. Telles étaient mes opinions. Mais je pense que pour moi et pour ceux qui m'avaient ainsi décrit, par exemple mes amis des Anciens, il existe une importante distinction entre un point de vue, acquis de ses propres études, de son évaluation du monde, de ses lectures au lycée et au collège; et de son acceptation de la discipline de n'importe quel parti politique et en particulier d'un parti communiste, où sa soumission à la discipline du Parti est une pré condition d'adhésion. Cette discipline en effet a l'intention de supprimer la pensée indépendante. Mais d'une telle pensée, je ne manquais jamais.

Entrant les rangs de ceux qui ont contribué à la fondation de l'UIE, je n'ai jamais eu le moindre désir d'avancer l'agenda d'un parti ni de promouvoir les intérêts soviétiques, quoiqu'ils étaient. Ni de Londres, ni de Prague, et certainement pas de Moscou, a ma conduite répondue à leurs commandes, même à des avis reçus. Mes erreurs de jugement étaient les miennes et sont attribuables seulement à moi.

A ce lycée d'ancienne fondation (1540) où j'étais inscrit à dix ans (par deux années plus jeune que la majorité de ma classe), ma politique, basée sur la fondation qui j'ai décrit, était, sans en être connaissant, déjà de la gauche. En cela je n'étais pas le seul. A l'âge d'onze ans, mon héros (et celui de l'entière classe de 30 garçons) était le chanteur, acteur, académicien et sportsman américain, Paul Robeson. Je trouvais également d'attrait dans les

discours du Pasteur Protestant Niemoller, pacifiste et antifasciste emprisonné en Allemagne.

Au commencement de la guerre de 1939-45, les troupes de l'Armée Rouge ayant envahis la Finlande, j'avais demandé au bureau de la Society of Friends (Quakers) à Birmingham de me permettre de servir pendant la 'guerre d'hiver' comme membre d'une brigade d'ambulances organisée par eux (the Friends' Ambulance Brigade). Ma demande était refusée. J'étais trop jeune pour avoir droit à un permis de conduire, je savais trop peu du soin des blessures\*, et à mon âge il me fallait la permission de mes parents. [\*Ceci, en dépit du fait que comme un grand nombre de mes camarades du lycée au début de la guerre, je possédais un certificat gagné à la conclusion d'un programme d'instruction, offert par les volontaires de St Jean pendant les mois de l'été passé.]

Préparant mon entrée à l'université, avec mes contemporains, nous étions très émus par les souffrances du peuple espagnol dans une guerre imposée par Franco, Hitler et Mussolini. Ce n'était pas une Guerre Civile mais une invasion fasciste.

Naturant dans un monde de grèves, de marcheurs contre la faim, de cette Guerre Espagnole, jouissant de l'expectation d'une vie tout à fait différente de celle de mes amis du lycée, mon voyage intellectuel m'emportait envers l'idée d'une société aucunement basée sur les considérations de classe, soit par naissance soit par possessions

A Oxford durant l'année du premier Blitzkrieg, avec nos professeurs, les étudiants passaient leurs nuits sur les toits de la cathédrale et de l'historique salle à manger de notre collège, pour éteindre rapidement les bombes incendiaires. Et, de là, nous pouvions voir le ciel en feu au dessus de Coventry en flammes pendant ces attaques contre la population civile. [Comme, plus tard, Jarmilá verrait de Prague l'incendie de Dresde.]

Là, j'avais complété les études préliminaires à une carrière en médecine; et parmi les sociétés auxquelles je me suis affilié du moment de mon entrée à l'université, la première était une organisation (OICCU, Oxford Inter-Collegiate Christian Union) qui essayait d'unir les étudiants chrétiens sans égard à leur dénomination. Dans ce cadre, mon socialisme se basait sur l'idée que, si l'âme de l'individu pouvait s'avancer envers la perfection, la société devrait pouvoir s'avancer dans la direction d'une plus grande égalité économique, également important pour l'avenir du monde que n'importe quel autre élément des droits de l'homme. Mes idées ne sortaient des classes en Marxisme-Léninisme, mais de ma lecture choisie, couvrant un large territoire de textes sociologiques, politiques et économiques; par exemple, parmi les textes d'autres écrivains du 19e et 20e siècle, l'œuvre de Proudhon.

Au lycée, notre instructeur en sciences économiques, nous avait introduit aux pages du 'Wealth of Nations' d'Adam Smith, texte de base du capitalisme et de 'Das Kapital' de Karl Marx. De ce dernier, l'analyse du capitalisme agressive du 19e Siècle, je trouvais impressionnante; sans comprendre la 'dictature du prolétariat' qui s'est prouvée aucunement différente de n'importe quelle autre dictature. Le communisme que j'envisageais serait celle de l'église des premières décennies, de cette église primitive où nos prédécesseurs *'tenaient leurs biens en commun.'*

Les croyances acquises de cette façon prouveraient difficiles à abandonner, précisément parce qu'elles sortaient du voyage d'un individu dirigé par sa conscience. Encore aujourd'hui il m'est difficile de me persuader que, parmi nos devoirs envers nos enfants (et les leurs) est de les persuader que la poursuite du profit devait se trouver parmi leurs guides de conduite pour la vie/

Ces idées m'ont bientôt placé aux rangs de l' OULC (Oxford University Labour Club) et deux fois élu par vote ouverte à son Comité Exécutif. Dans le climat de la guerre, les adhérents de ce club étaient plus nombreux que l'adhésion totale des tous les autres clubs politiques.

Pour ceux comme moi qui voulaient s'associer avec l'aile gauche de ce club, l'université avait un décret qui interdisait aux étudiants de s'inscrire à n'importe quel parti, y inclue le Parti Conservateur, sous peine d'exclusion de ses études. Aussi ridicule qu'il me semble, avec deux amis qui partageaient mes idées, nous nous sommes présentés chez un certain Saul Rose, connu au Club comme le chef des étudiants communistes. Là, dans sa chambre au New College, avec mes amis, nous avons signé un registre sans recevoir une carte d'adhésion au Parti. Sur la tablette de sa cheminée, il y avait quatre bustes: de Marx, Engels, Lenin et Stalin! Pour nous trois, c'était amusant.

Quant au fonctionnement de ce groupe, en imitation des résistants de l'Europe, des groupes clandestins sous les dictatures, nous nous sommes divisés en groupes d'environ une douzaine: et à nos réunions nous discutons la situation actuelle. A mon groupe, nous comptons la participation d'un membre de la faculté sympathique (souvent le célèbre historien, Christopher Hill).

J'estime que l'expérience de notre groupe (et sans doute des autres) différerait de celle des branches du PC, s'étendant à encourager l'expression de points de vue individuels et souvent s'opposant à la 'ligne' officiel du Parti. Ainsi, par exemple, parmi d'autres décisions, mon groupe, et à l'unanimité, s'est déclaré en opposition à la revendication de l'URSS et du PC Britannique que, depuis l'accord entre Ribbentrop et Molotov, la guerre n'était plus une continuation de la lutte contre le fascisme de depuis les

Années Trente, mais était soudainement transformée en guerre entre impérialismes!

Ces années étaient telles quand même, à l'égard de la guerre en Europe, que, suivant l'invasion de la Russie par les forces allemandes (moment où ce conflit 'redevient' antifasciste), tous les clubs politiques (y inclus le Conservative Club), avec le soutien de la ville et de l'université, se sont unis pour célébrer une Journée de l'Armée Rouge. Le drapeau rouge flottait d'une tour (Carfax Tower) au centre de la ville. Le Drama Club de l'OULC a monté la pièce d'un dramatisse soviétique, le 'Distant Point' d'Afinogenov; et avec mon amie tchèque Chitra, nous avons joué les rôles principaux.

Comme les résistants des pays Européens, de la France, comme les prisonniers des camps de concentration ou de travail forcé, nous suivions les avances de cette armée, marquions ses avances à travers les cartes de l'Europe. Certainement, à ce moment-là, ni eux ni nous n'attendions les atrocités commises durant la libération de l'Est de la Tchécoslovaquie et le rapt de Berlin.

Transférant à Londres pour les trois années des études fondamentales à l'exercice de la médecine, ni à ma résidence, en logement d'étudiant sur Sydney Street, Chelsea, ni à l'école de médecine - à Guy's Hospital - avait je l'occasion ou le désir de continuer à m'associer avec un parti politique. Mon club à l'université et sa section communiste resteraient un passé vécu, souvenir d'une courte période (de moins de deux ans) de la vie d'un étudiant dans le climat particulier de ce temps.

Je me trouvais content de regagner mon indépendance de pensée, la liberté d'avancer un point de vue sans responsabilité envers un groupe ou un parti. Depuis ces années à Oxford, je me suis toujours dit que, manquant l'influence et l'admiration que, plus tard, j'allais sentir pour certains communistes aux rangs de l'UIE, dès mon retour de Prague, je ne me serais jamais retrouvé parmi les rangs des camarades! Ma motivation était de continuer notre association à la recherche d'un monde meilleur.

A Londres, nos heures en dehors de l'hôpital sur la Rive du Sud, de ses cliniques, sa bibliothèque, ses laboratoires, étaient dédiées, dans le quartier où chacun logeait, à la Défense Civile. Dans mon cas, durant le second Blitz, j'étais membre du Light Rescue Squad de la Municipalité de Chelsea; passant mes nuits dans une aile spéciale de l'hôpital pour les enfants (Tite Street). [Les enfants de Londres étaient largement évacués.]

A cause de mes opinions et celles de mon ami Maurice Lessof, Social Démocrate également sans affiliation, n'hésitants jamais d'affirmer nos opinions, nous étions connus parmi l'élément conservateur de nos contemporains comme 'les rouges.' Mais pour la vie politique organisée,

nous n'avions pas de gout.

\*

Comment, donc, si ce n'était pas à la commande du CP de GB, ai-je pris ma place parmi les fondateurs de l'UIE? C'était par un jeu de chance qu'à l'avenir j'ai le plus souvent regretté. Par une série d'accidents je me trouvais au dernier moment traversant la Manche et joignant le train pour Prague en Novembre 1945. Les circonstances sont les suivantes.

Le Président de la BMSA et son Vice-Président, mon ami de la vie et meilleur copain à l'Hospital, Maurice Lessof, avaient reçu leurs invitations. Au Président, près de ses examens finaux et au dernier moment, son hôpital avait refusé congé. Comme International Vice-Président de la BMSA, responsable pour ses relations à l'étranger, son CE m'a nommé à sa place. A Guy's, le Doyen m'a donné permission et j'ai reçu mes injections contre le choléra et le typhus la veille du départ, ayant de la fièvre et une épaule douloureuse pendant la traversée de la Manche.

Sur le train, avec Maurice, nous avons rencontré une 'délégation' divisée. Une majorité des invités ne voulaient même pas s'asseoir ensemble; ne voulaient pas entrer en discussion; par exemple, au sujet des rapports que chaque groupe devait offrir au Congrès: au sujet des pertes de la guerre et des besoins de la reconstruction. Ceux des organisations confessionnelles, politiques et de l'entre 'aide n'acceptaient pas que la NUS avait le droit de parler en leur nom. Avec Maurice, et en dépit du fait que personne n'était ignorant de nos points de vue, nous étions les seuls que ces autres acceptaient dans le rôle de négociateurs. De groupe en groupe, nous avons portés nos suggestions, reçus leurs opinions, rédigé les textes incorporant ces idées; et enfin obtenu l'acceptation par tous des versions finales. Ensuite, au Congrès, nous nous trouvions obligés de délivrer ces contributions en leur nom aux sessions plénières. C'est de cette façon que nos noms et nos apparences deviennent associés parmi les autres délégations avec la représentation de la Gde Bretagne.

A la conclusion du Congrès, pendant le voyage des invités à la rencontre du peuple de la CSR, aux arrêts du train, c'était Maurice, Vice-Président de la BMSA, qui a parlé au nom de l'entière délégation. Et encore, durant les mois qui suivaient notre retour à Londres, c'est encore lui (avec le soutien de la NUS et des organisations représentés à Prague, remerciant de son rôle) qui devait continuer à représenter les étudiants de notre pays aux travaux du Comité Préparatoire International.

Accident numéro deux. Puisqu'à à ce moment le service à laquelle il était assignée à l'hôpital (qui soignait encore les blessés du Blitz et de la guerre en



Europe) était jugé essentielle, il n'a pas pu assister à la réunion du CPI à Prague (Février 1946); ainsi qu'à sa place et sans avis je devais entreprendre cette tâche. Avec tellement peu de temps, Margaret Richards de la NUS m'a donné mes billets, un tas de papiers à lire et une trop brève instruction sur les développements jusque-là.

Mon voyage à un avenir incertain a commencé à l'aéroport de Northolt, d'où seulement des mois avant l'escadron polonais de la RAF avaient volé ses missions. J'ai pris ma place parmi un groupe de journalistes très connus (dont j'ai reconnu tous les noms de la presse) en route pour Prague. Notre Avion, toujours en camouflage, était un bombardier. Nous devions nous asseoir contre les murs, sur les larges bancs aux deux côtés, desquels les parachutistes de D-Day avaient attendus leur moment. Au centre, entre nous, les portes d'où les bombes tombaient, n'étaient pas tout à fait fermées ; et l'intérieur manquait de chauffage. La descente sur Ruzyně ne pouvait pas venir trop tôt. Là, Grohman m'attendait.

Le fond de ma vie familiale, de mes années au lycée et à l'université (comme décrit) m'avaient donné confiance que je serais capable de contribuer au succès du Comité Préparatoire. Il faut y ajouter l'accueil de mes compagnons du CPI. Avec Maurice, nous avons obtenu la coopération peu enthousiaste d'une délégation divisée. Aidé par une connaissance utile des langues européennes, ces expériences et les origines de ma philosophie m'ont rendu capable de parler, en leurs termes, avec mes amis des organisations confessionnelles; et également avec mes amis de la gauche. Je me suis convaincu que le Comité pourrait bénéficier de cela.

## 2. Dès mon retour de Prague, hiver 1950-51

C'est un fait facile à confirmer (et que certainement Kotek aura connu) qu'à mon retour à Londres au commencement de 1951, pour reprendre mon apprentissage en médecine, j'avais choisi de m'attacher à un médecin-tuteur dans une pauvre communauté de l'Est de Londres. Là, avec un délai de quelques mois, en discussion avec deux jeunes syndicalistes (Ben Birnbaum et Ted King, respectivement des unions des fabricants de vêtements et du transport), ce triumvirat s'est mis d'accord pour former la direction d'une branche locale de la Jeunesse Communiste.

En vue de mon expérience sur le plan mondial, j'étais aussi invité par le PC à assister aux réunions de son National Youth Committee. Le seul produit de ma participation, paru dans un journal marxiste trimestriel, était l'histoire de toutes les organisations de la jeunesse à la recherche de possibles approches ayant l'intention de notre collaboration avec eux pour la paix!

En rétrospectif, il me paraît drôle (et typique de ce triumvirat) que notre programme pour la branche (Bow-Poplar), sortant de longues discussions entre nous et sans instructions reçues, offrait deux objectives: Actions communes, par exemple, avec les jeunesses méthodistes, Quakers et d'autres organisations locales, en faveur de la paix; avec, pour l'été notre participation à un Festival des Jeunes pour la Paix à Sheffield; et L'enseignement de nos apprentis, avec l'intention de remédier les omissions de leur éducation secondaire, quant à la littérature, les arts, la musique: et de les introduire à l'histoire du mouvement de travail!. Bon exemple de l'élitisme des intellectuels !

Pendant la première année, nous avons aussi cherché des fonds pour envoyer sept apprentis au Festival de Berlin de 1951. Ils sont revenus, témoins de la brutalité de la police de la GDR contre les ouvriers voulant exercer leur droit de grève. Le Parti Britannique avait attribué le problème aux éléments fascistes. Nos jeunes amis revenus en étaient très douteux et nous ont persuadés de la réalité dont ils étaient témoins.

Moins d'une année plus tard, les procès à Prague ont commencés. J'ai su immédiatement que les accusations étaient fausses et sans difficulté j'ai persuadé mes associés des syndicats.<sup>(91)</sup> De cette façon, nous sommes devenu la voix de l'opposition, pour le moment d'une opposition loyale. La direction locale du PC exceptionnellement nous tolérait en dépit de telles différences. En d'autres branches nous serions sans doute expulsés. Nous avons maintenu notre critique jusqu'à l'invasion de la Hongrie et le

---

<sup>91</sup> Le groupe dit 'anti-socialiste,' parmi lesquels le secrétaire général du Parti, Rudolf Slansky, furent condamnés et exécutés.

bombardement de Budapest (1956). Depuis ce moment-là, nous avons dénoncé la politique soviétique et démissionné de toute connexion avec l'organisation des jeunes du PC de GB; et également avec le Parti.

A la suite, regrettant ce que je considérais une grave erreur intellectuelle et morale de ma part, en dépit d'un talent pour la politique et le désir d'une vie d'engagement, j'ai abandonné pour le reste de ma vie toute affiliation de la sorte

De cette expérience je trouvais l'élément le plus déformant d'être le contraste entre la moralité toujours prétendue et la réalité à attendre.

Pour ceux qui ne désirent que les faits de mon évolution depuis ces années, j'ajoute que, depuis 1960; seulement quatre années après l'attaque sur Budapest, j'ai toujours possédé un visa aux EUs, me permettant de multiples entrées à mon gré; et que, transférant à Chicago après trois années comme 'visiting professor' (entre 1975 et 1978), avec un permis de travail et de résidence permanente, tous les détails de mon passé (qu'assurément ils devaient connaître) ont été discutées à l'Ambassade de Londres et ensuite avec les agents du Département d'Etat; mes réponses acceptées en me permettant une vie professionnelle et personnelle ici. Je n'avais pas l'impression qu'ils seraient contents de recevoir une histoire qui n'était pas complète. Au contraire, leur accueil m'avait étonné!